

Einsatzgruppen

MICHAËL PRAZAN

Einsatzgruppen

Sur les traces
des commandos de la mort nazis

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Patrick Rotman et Anne Sastourné

ISBN 978-2-02-099290-9

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Fugue de mort

Lait noir de l'aube nous le buvons le soir
le buvons à midi et le matin nous le buvons la nuit
nous buvons et buvons
nous creusons dans le ciel une tombe où l'on n'est pas serré
Un homme habite la maison il joue avec les serpents il écrit
il écrit quand il va faire noir en Allemagne Margarete tes cheveux d'or
écrit ces mots s'avance sur le seuil et les étoiles tressaillent il siffle ses grands
chiens
il siffle il fait sortir ses juifs et creuser dans la terre une tombe
il nous commande allons jouez pour qu'on danse

Lait noir de l'aube nous te buvons la nuit
te buvons le matin puis à midi nous te buvons le soir
nous buvons et buvons
Un homme habite la maison il joue avec les serpents il écrit
il écrit quand il va faire noir en Allemagne Margarete tes cheveux d'or
Tes cheveux cendre Sulamith nous creusons dans le ciel une tombe où l'on n'est
pas serré

Il crie enfoncez plus vos bûches dans la terre vous autres et vous chantez jouez
il attrape le fer à sa ceinture il le brandit ses yeux sont bleus
enfoncez plus les bûches vous autres et vous jouez encore pour qu'on danse

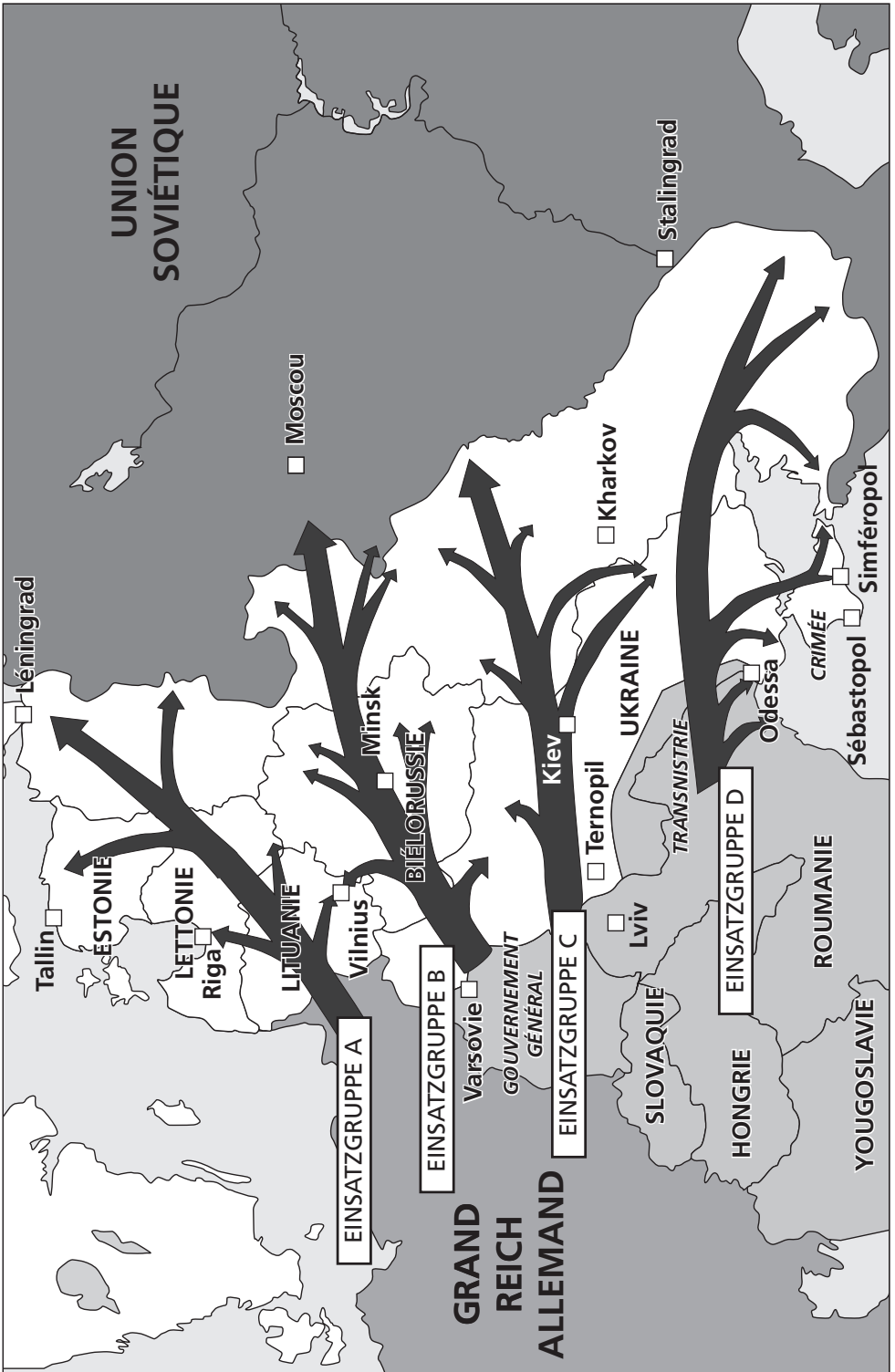
Lait noir de l'aube nous te buvons la nuit
te buvons à midi et le matin nous te buvons le soir
nous buvons et buvons
un homme habite la maison Margarete tes cheveux d'or
tes cheveux cendre Sulamith il joue avec les serpents

Il crie jouez plus douce la mort la mort est un maître d'Allemagne
il crie plus sombres les archets et votre fumée montera vers le ciel
vous aurez une tombe alors dans les nuages où l'on n'est pas serré

Lait noir de l'aube nous te buvons la nuit
te buvons à midi la mort est un maître d'Allemagne
nous te buvons le soir et le matin nous buvons et buvons
la mort est un maître d'Allemagne son œil est bleu
il t'atteint d'une balle de plomb il ne te manque pas
un homme habite la maison Margarete tes cheveux d'or
il lance ses grands chiens sur nous il nous offre une tombe dans le ciel
il joue avec les serpents et rêve la mort est un maître d'Allemagne

tes cheveux d'or Margarete
tes cheveux cendre Sulamith

Paul Celan



Les campagnes de massacre des Einsatzgruppen 1941-1943

L'Europe de l'Est en décembre 1941. Les lieux d'opérations des Einsatzgruppen



Les lieux d'opération des Einsatzgruppen après Barbarossa

Un prologue

22 juin 1941, opération Barbarossa, l'assaut contre l'Union soviétique – Raul Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe* – Les Einsatzgruppen – Une enquête et un film – Un précédent : le massacre de Nankin – La méthode et l'équipe.

« La percée allemande se poursuit irrésistiblement. L'imposant front formé par les soldats bolcheviques est éventré et réduit à néant. Le soldat allemand a d'ores et déjà fait la preuve de sa vaillance éternelle pour le sauvetage de l'Europe dans le combat contre l'ennemi mondial bolchevique¹ ! » s'enthousiasme la voix du commentateur allemand sur les images de propagande. La déferlante militaire est filmée sur le mode de l'épopée. Musique de fanfare, interminables convois de chars et de blindés, motos vrombissantes et side-cars caracolant victorieusement sous le soleil de printemps, assauts des fantassins coupés par les gros plans de visages encore juvéniles ; pureté et blondeur aryennes, sourire franc et conquérant des valeureux soldats de la Wehrmacht. Le 22 juin 1941, l'assaut contre l'empire soviétique vient d'être lancé. Faisant voler en éclats le pacte germano-soviétique signé à Berlin en 1939, l'« opération Barbarossa », nom de code de la guerre d'invasion livrée par le III^e Reich contre « l'ennemi héréditaire » bolcheviste sera le grand œuvre d'Adolf Hitler. Une guerre d'annihilation, « confrontation entre deux idéologies² », qui devra à terme anéantir la Russie communiste, vider l'Europe de l'Est de tous ses éléments « judéo-bolcheviques », et annexer les territoires conquis à l'Allemagne. Il s'agira d'y créer les conditions d'un espace vital *völkisch* – pour

1. Archives audiovisuelles Footage Farm, FF221124, DW, 1941.

2. *Journal de guerre du haut commandement de la Wehrmacht*, KTB/WFStab, cité par Ralf Ogorreck, *Les Einsatzgruppen. Les groupes d'intervention et la « genèse de la solution finale »*, Paris, Calmann-Lévy, 2007, p. 29.

la « grande nation allemande » – et, par l’implantation massive de colonies, réaliser le « Lebensraum », le paradis théorisé dans *Mein Kampf* dès 1925. Pierre monumentale et décisive à l’édifice d’un « Grand Reich » conçu pour demeurer mille ans. Les populations locales, les Slaves, Mongols, Tatars, Kirghizes et autres « sous-hommes », seront soumises, réduites en esclavage pour subvenir aux besoins en nourriture et en infrastructures de l’Allemagne nazie. Les autres, communistes, Juifs, Tsiganes, seront éliminés. Avant même que ne débute l’invasion, Alfred Rosenberg, l’idéologue du parti, a conçu le découpage du territoire en quatre grandes zones administratives (ou Reichskommissariats) : l’Ostland, qui rassemblera les pays Baltes et la Biélorussie ; l’Ukraine ; le Caucase ; et la Moscovie (la Russie occidentale). La directive n° 21, datée du 15 mai 1941 et signée de la main du Führer, a fourni les grands axes du plan de conquête : les armées Nord (16^e armée, 18^e armée, 4^e groupe blindé, appuyés par la 1^{re} flotte aérienne) prendront Leningrad et son port, Kronstadt, avant de fondre sur Moscou ; les armées Centre (2^e et 4^e armées, 2^e et 3^e groupes blindés, soutenus par la 2^e flotte aérienne) auront pour principal objectif la destruction des unités soviétiques en Ukraine ; les armées Sud (6^e, 11^e, 17^e armées, alliées aux 3^e et 4^e armées roumaines, soutenues par la 4^e flotte aérienne) prendront Kiev et Odessa, avant de sécuriser la Crimée et de se lancer à l’assaut de Stalingrad. La Wehrmacht, forte de sa considérable supériorité numérique, enfonce aux premiers jours du conflit les lignes soviétiques, anéantissant par divisions entières une armée mal préparée, assommée et déconfitée par la blitzkrieg allemande. Les administrations soviétiques, les services secrets et de police, les troupes basées dans les principales villes des pays Baltes, de Biélorussie et d’Ukraine battent en retraite dans une formidable désorganisation et de gigantesques pertes humaines. La débâcle a lieu sur les trois fronts. En quelques semaines, l’offensive allemande fait 200 000 tués et plus de 100 000 prisonniers dans les rangs soviétiques. En retrait du front, les Einsatzgruppen, quatre groupes du SD¹, le Service de sécurité intégré depuis peu

1. *Sicherheitsdienst* (SD) : Service de sécurité créé en 1931 par Reinhard Heydrich.

au RSHA¹, le tentaculaire appareil répressif qui rassemble toutes les administrations sécuritaires du III^e Reich, progressent dans le sillage des armées auxquelles ils sont rattachés. Ces quatre Einsatzgruppen (A, B, C, D), censés être subordonnés à un ou plusieurs corps d'armée, sont en réalité très autonomes. Ils ne répondent qu'aux ordres de Reinhard Heydrich, le chef du RSHA, et du Reichsführer Heinrich Himmler, le maître absolu de la SS und Polizei (la SSP).

Einsatzgruppen. La première fois que j'ai rencontré le mot, c'était dans l'ouvrage de Raul Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe*². Un ouvrage fondateur, de plus de mille pages, commencé en 1948, incessamment repris, amendé par son auteur, tout au long des progrès de la recherche historique, et ce jusqu'à sa mort survenue le 4 août 2007. Dans le monument de Hilberg, la partie consacrée à l'extermination des Juifs de l'Est au cours de l'opération Barbarossa, chapitre VII, s'intitule « Les opérations mobiles de tuerie ». « Quand je lançai ce projet, écrit l'historien en préambule de son livre, à la fin de 1948, mes sources principales étaient les documents produits lors des procès de Nuremberg. Cette montagne, ces milliers d'ordres, de lettres et de dossiers furent donc les premiers documents que je lus³. » Parmi la « montagne » de documentation nazie exploitée par les magistrats du Tribunal de Nuremberg se trouvaient les rapports des Einsatzgruppen. Ils furent découverts immédiatement après le conflit mondial, par hasard, pendant les investigations d'un jeune procureur de 27 ans, Benjamin Ferencz, diplômé de Harvard, ayant servi trois ans dans l'armée américaine et participé au débarquement de Normandie. Un Juif américain d'origine hongroise, pionnier et concepteur, avec Rafael Lemkin, du droit international qui forge les chefs d'accusation de « crime contre l'humanité » et de « crime de génocide ». Certains de ces rapports avaient été

1. *Reichssicherheitshauptamt* (RSHA) : Office central de la sécurité du Reich, créé par Heinrich Himmler et dirigé par Reinhard Heydrich.

2. Raul Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Gallimard, « Folio/Histoire », 2006, 3 tomes.

3. *Ibid.*, t. I, p. 12.

détruits à la hâte par les nazis en 1945, dans les derniers jours de la bataille de Berlin. La plupart furent néanmoins sauvés de la disparition. Ils constituèrent autant de preuves imparables des crimes commis à l'Est entre 1941 et 1943 au procès des quelques chefs de « kommandos »¹ amenés à comparaître, autant qu'une matière inestimable pour l'Histoire. À la suite de Raul Hilberg, d'autres historiens reprirent ce travail, poursuivant la mise au jour de l'horifique récit des premières phases du génocide.

Einsatzgruppen. Un mot mystérieux, difficilement traduisible ; euphémisme de la langue bureaucratique de l'appareil de destruction nazi. « Personne n'a jamais réussi à traduire convenablement ce mot », me dit Benjamin Ferencz quand je le rencontrai dans sa modeste villa de New Rochelle, près de New York, en juin 2008. « Littéralement, Einsatzgruppen signifie "groupes d'intervention". Mais sa véritable signification doit se comprendre par leurs actes : le travail de ces commandos spéciaux était la traque et l'assassinat de sang-froid, derrière la ligne de front, de tout Juif, homme, femme et enfant, tombé entre leurs mains. De même avec les Tsiganes. De même avec tout ennemi potentiel du Reich. » La meilleure traduction nous est livrée par Hilberg, sous la paraphrase de « commandos mobiles de tuerie ». Il s'agissait de fonctionnaires SS, issus principalement du SD, auxquels on ajouta, à cause du manque d'effectifs, des recrues prélevées dans la police régulière et la gendarmerie. En tout, 3 000 hommes, qui reçurent une rapide formation militaire quelques semaines avant le déclenchement de l'invasion de l'URSS. Cette formation eut lieu à Pretzsch, une ville située sur l'Elbe, à une centaine de kilomètres au sud-ouest de Berlin, dans l'un des centres d'entraînement de la SSP. Subdivisé en quatre ou cinq bataillons

1. Parce que ces termes empruntés au vocabulaire militaire nazi n'ont pas d'équivalent en français, nous avons respecté la graphie allemande des mots « kommando » et « aktion » (sans y ajouter la capitale propre aux substantifs). Nous avons utilisé la graphie française dans certaines expressions lexicalisées (ex : « commandos de la mort ») ou lorsqu'il s'agit de la traduction en français d'une terminologie allemande (ex : « commandos spéciaux »). Nous avons respecté l'orthographe des citations.

appelés Einsatzkommandos et Sonderkommandos¹, chaque « groupe d'intervention » aurait pour tâche la « sécurisation » d'une zone géographique définie par la logique des avancées de la Wehrmacht. Le groupe A, attaché aux armées Nord, dirigé par le Brigadeführer-SS Walter Stahlecker, opérerait dans les pays Baltes. L'Einsatzgruppe B, avec à sa tête le chef de la police judiciaire, le Brigadeführer-SS Artur Nebe, nettoierait la Biélorussie et la Russie centrale. L'Einsatzgruppe C, commandé par le docteur et Brigadeführer-SS Otto Rasch, traquerait les Juifs et les communistes au nord et au centre de l'Ukraine. L'Einsatzgruppe D, dirigé par un juriste du SD, le Standartenführer Otto Ohlendorf, ferait de même au sud de l'Ukraine. Le 17 juin, cinq jours avant le début de l'opération Barbarossa, Heydrich réunit à Pretzsch les principaux commandants des Einsatzgruppen afin de préciser avec eux les modalités de leur mission. S'il s'agissait nécessairement, afin de soulager l'armée allemande des tâches les plus incommodes, de procéder à l'élimination physique de « tous les éléments racialement et politiquement indésirables² » – cela allait des commissaires politiques à tout Juif en âge de porter une arme, en passant par « l'intelligentsia bolcheviste », les prisonniers de guerre, les membres des partis progressistes –, le discours de Heydrich n'ayant pas été transcrit, les versions divergent sur les directives données par le chef du RSHA. Selon Ohlendorf, du groupe D, la mission des Einsatzgruppen était initialement de « couvrir l'arrière de la Wehrmacht en tuant les Juifs, les Tsiganes, les permanents communistes, les communistes actifs et toutes les personnes susceptibles de mettre la sécurité en péril³ ». Par « Juif », Heydrich aurait entendu les « hommes, femmes ou enfants⁴ ». Pour Bruno Strecken-

1. En principe, les Einsatzkommandos se concentraient sur les tâches de police (missions clairement plus génocidaires), et les Sonderkommandos sur celles du renseignement. Ces derniers représentaient l'avant-garde de l'Einsatzgruppe. Progressant le long de la ligne de front, ils devaient investir les bâtiments publics. Le Teilkommando était un détachement chargé de la police (et de l'extermination), tandis que le Vorkommando était plutôt affecté aux missions de reconnaissance. Ces distinctions théoriques étaient adaptées aux situations sur le terrain. Chacun de ces bataillons et leurs détachements, à des fréquences variables, pratiquèrent des meurtres de masse.

2. Ralf Ogorreck, *Les Einsatzgruppen*, op. cit., p. 61.

3. Cité par Ralf Ogorreck, *ibid.*

4. Raul Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe*, op. cit., t. I, p. 513.

bach au contraire, le chef du personnel du RSHA qui fit plusieurs visites à Pretzsch, « l'ordre de mise à mort des Juifs » – de tous les Juifs, femmes et enfants inclus – n'interviendrait que quelques semaines ou quelques mois plus tard. Tout porte à croire que la version de Streckenbach est la bonne. À Pretzsch, les directives n'étaient certainement pas si précises que l'affirme Ohlendorf, elles évolueraient au cours de la campagne militaire, surtout s'agissant de la Judenfrage, la « question juive ». Leur formation militaire terminée, les quatre Einsatzgruppen se répartissaient le long de la ligne de front, progressant rapidement en URSS, au rythme des victoires militaires allemandes. Aucun des chefs de kommandos sur le point de lancer ses bataillons dans une impitoyable chasse à l'homme et une orgie sans précédent de meurtres et de massacres n'y était prédestiné. Pour la plupart, ils n'avaient même jamais tiré le moindre coup de feu. C'étaient des hommes dans la trentaine, des fonctionnaires, des bureaucrates, beaucoup d'entre eux étaient diplômés, titulaires d'un, voire de plusieurs doctorats. Ils allaient pourtant devenir, à partir de la fin du mois de juin 1941, les plus grands meurtriers de masse de l'histoire de l'humanité.

Le récit qui suit, s'il s'attache avec un soin particulier à restituer les événements qui ont conduit à la disparition des communautés juives d'Europe centrale, à l'assassinat des prisonniers soviétiques, des Tsiganes, s'il est fondé sur la lecture de documents authentiques, de nombreux ouvrages historiques, des récits de rescapés, témoins et bourreaux, n'a pas prétention à être un ouvrage de référence. Il est avant tout le produit d'une enquête ayant abouti à la réalisation d'un film documentaire de trois heures diffusé sur France 2, la chaîne de télévision nationale française¹. L'idée de cette enquête, de ce film, m'est venue lorsque j'étais au Japon, en 2006, sur le tournage d'un film précédent, consacré au massacre de Nankin², massacre d'une violence inouïe, perpétré en 1937

1. Michaël Prazan, *Einsatzgruppen, les commandos de la mort* (Kuiv Productions-France 2), diffusé en deux parties en avril 2009 ; édition double DVD, FTD, juin 2009.

2. Michaël Prazan, *Nankin, la mémoire et l'oubli* (Les Poissons volants ; Rosem Films-France 5), diffusé en mars 2007.

par les armées nationalistes japonaises sur la population civile de l'ancienne capitale chinoise du Kuomintang. En six semaines de viols et de meurtres ininterrompus, les troupes du Mikado, conduites par le général Matsui et le prince Asaka, assassinaient entre 150 000 et 300 000 hommes, femmes, enfants. Au cours de l'été 2006, je passai un mois en Chine, entre Pékin, Nankin et Shanghai, à interroger des historiens et à recueillir les témoignages de rescapés chinois. Au Japon, me glissant dans les pas d'une enseignante du primaire, Tamaki Matsuoka, qui avait passé les vingt dernières années à rassembler les documents de l'armée japonaise témoignant du massacre, à retrouver un à un les anciens soldats encore vivants y ayant pris part, allant à leur rencontre où qu'ils se trouvent sur l'archipel, les faisant parler avec une méthode discursive qu'elle avait patiemment, et avec une redoutable efficacité, mise au point au long de ces deux décennies de travail solitaire, je rencontrai de nombreux bourreaux japonais. Ils étaient certes très âgés, mais pour la plupart encore agiles et lucides, racontant sans grande émotion ni culpabilité les crimes qu'ils avaient commis. Leur responsabilité n'avait jamais été mise en cause au procès de Tokyo de 1946 et ils ne risquaient pas d'être jugés pour ce qu'ils avaient fait. Ils parlaient librement, seulement contraints par les résistances de leur conscience.

Si j'ai découvert le mot chez Hilberg, l'existence et les méthodes des Einsatzgruppen m'avaient été révélées bien avant cela, je n'avais pas encore 10 ans, en regardant avec mes parents la diffusion française du feuilleton américain *Holocaust*. Un épisode du feuilleton présentait des reconstitutions de ces exécutions de Juifs par les commandos mobiles de tueries. Je suis né avec Auschwitz. Mon père est un miraculé de la Shoah, un orphelin dont la famille – père, mère, oncles, tantes – a été gazée dans le camp d'extermination quand il avait 5 ans. J'ai grandi dans le quartier juif de Paris, dans le shtetl reconstitué autour du platzl qu'était encore le Carreau du Temple, dans le bas Marais du 3^e arrondissement. Aussi loin que mes souvenirs me portent, je me rappelle les parties de belote au café, ces vieux Juifs parlant le yiddish, et dont je voyais le tatouage à six chiffres au bras quand ils roulaient les manches de leur chemise. Je connaissais la signification de ce

tatouage, le sens opaque du mot « déporté », la nature du génocide auquel ma famille avait réchappé. C'est pourquoi la surprise de voir autre chose que ce que je savais déjà, ces hommes debout devant les fosses, présentant le dos aux fusils allemands, puis ces femmes et ces enfants nus, tels que représentés dans le feuilleton, fut un choc qui resta gravé dans ma mémoire d'enfant. Je n'ai jamais revu ce feuilleton, et ne souhaite pas le revoir. Je sais qu'il est sur bien des points discutable, qu'il a vieilli, mais l'impact qu'il eut alors sur moi et sur le monde, puisqu'il fut diffusé dans de très nombreux pays, demeure une étape importante du processus de vulgarisation historique qui mit si longtemps à percer la période d'oubli et de silence marquant les années d'après-guerre.

Le massacre de Nankin a eu lieu durant l'hiver 1937 ; soit quatre ans avant la campagne exterminatrice de juin 1941. L'ancienneté de l'événement ne m'avait pas empêché de retrouver des victimes autant que des bourreaux, de les faire parler, de recueillir leur témoignage avant qu'ils ne disparaissent. En plein tournage, je fus saisi par les rapprochements, dans la méthode des exécutions, le traumatisme ressenti par les victimes, entre ces deux massacres de masse, et par l'inéluctable fuite du temps. Or, si la production livresque ou filmique peut sembler pléthorique sur la Shoah, aucun documentaire retraçant l'extermination des Juifs de l'Est, autant sur l'ensemble de la géographie concernée que sur le continuum historique permettant de lier l'extermination par fusillade à l'extermination par le gaz dans les camps de la mort, n'avait jamais été réalisé. J'ai soudain pris conscience que dans cinq ans d'ici, au plus, ce film ne pourrait plus jamais être tourné, à moins de se contenter de témoignages d'archives. Les acteurs (bourreaux et collaborateurs), les victimes, les témoins, tous seraient morts ou trop âgés pour parler. C'est habité par cette urgence qu'en rentrant du tournage en Asie je commençai à rédiger un premier projet du film que je soumis rapidement à France 2, aux responsables des films documentaires de la chaîne, Dana Hastier et Clémence Coppey. Dana Hastier, philosophe d'origine roumaine, une intellectuelle libre à l'humour britannique, passée par la chaîne Arte, me fit forte impression quand je la rencontrai. Je crois que ce fut

réciroque. Quant à Clémence Coppey, je l'avais croisée plusieurs années auparavant, quand je réalisais un film sur Pierre Goldman¹ pour France 3 où elle officiait alors. Une jeune femme à l'esprit vif, pétillante, animée d'un enthousiasme et d'une énergie rares, dès lors qu'elle se passionne pour un projet. Ma première rencontre avec les responsables des documentaires de la chaîne, en présence de mon producteur Michel Rotman, se passa à merveille. Elle déciderait de notre relation au cours des deux années à venir : une relation de confiance et d'estime mutuelles que ne vint contrarier aucune de mes nombreuses exigences ou la litanie des visionnages de fin de montage. Le projet accepté, je montai rapidement une équipe réduite qui planchait pendant plus d'un an sur la préparation du tournage. Vincent Gazaïgne, qui était encore directeur de production chez Kuiv, la société dirigée par Michel Rotman et Marie-Hélène Ranc, Christiane Ratiney, assistante de réalisation, avec qui je passai de longs mois à lire un maximum d'ouvrages historiques, tourner le sujet dans tous les sens, comprendre le déroulement, les mécanismes et les bascules successives de ce génocide à bout portant, et à se poser une infinité de questions sur ma démarche : le pourquoi, le comment, le « pour dire quoi ? », le « en suis-je capable ? ».

Un autre tournage me conduisit à Washington, peu après que France 2 eut validé le projet. Je profitai de ce voyage, les journées de travail terminées, pour demeurer cinq jours de plus dans la capitale fédérale. J'avais noué depuis Paris des contacts avec plusieurs personnalités clefs du gigantesque Mémorial de l'Holocauste, véritable ville dans la ville, qui non seulement présente, au rez-de-chaussée et sur plusieurs niveaux souterrains, une exposition permanente de grande qualité, mais se trouve également être, grâce à son centre de stockage financé par le fonds de Steven Spielberg, la plus importante base de données compilant pratiquement toutes les archives connues sur la Shoah. Une ruche en activité permanente où je m'enfermai des jours entiers pour compiler les archives. Je regardai, annotai, constituai des listes les

1. Michaël Prazan, *L'Assassinat de Pierre Goldman* (Kuiv Productions-France 3, 2006), diffusé le 13 janvier 2006 sur FR3.

plus précises possibles – relevant les *time codes* qui permettent de sélectionner puis d’acheter les bandes. Je visionnai films et tirages photographiques du matin au soir, jusqu’à épuisement, jusqu’à la nausée. Les premiers jours de l’invasion allemande, filmés par les nazis eux-mêmes, le traitement des prisonniers soviétiques, de petits bouts de films de très mauvaise qualité, difficiles à comprendre et à situer dans leur contexte, mais dont je sentais l’importance – le climat de terreur qu’ils contenaient ; des photos de charniers, d’exécutions de masse, images de pendus à n’en plus finir, à Minsk, Kharkov ou Odessa, de sévices et d’exactions insoutenables, des heures et des heures d’archives des procès de Nuremberg – les yeux écarquillés, irradiés par ces images que je voyais pour la première fois. Parfois, il m’était impossible de poursuivre et j’interrompais mes visionnages. J’allais prendre l’air, je me promenais dans le parc juste en face du bâtiment des historiens. Je m’asseyais sur la pelouse fraîchement coupée, en permanence foulée par les équipes estudiantines de DC que je regardais jouer au softball ; contraste vertigineux avec les images qui imprégnaient ma mémoire immédiate. Puis j’y retournais, un nœud dans le ventre, mais plus que jamais convaincu par la nécessité et l’urgence de faire le film.

Quand je rentrai à Paris, Michel Rotman me présenta Kristine Sniedze, une documentaliste lettonne originaire de la région de Riga, qui avait travaillé en France (où elle résidait depuis longtemps) sur plusieurs documentaires et sur *Metropolis*, l’émission culturelle de la chaîne Arte. J’allais poursuivre avec elle les recherches d’archives iconographiques. Kristine et moi sommes de la même génération. Elle parle le letton, le russe, l’allemand, connaît admirablement les pays Baltes, les banques d’archives des pays de l’Est, et la manière de traiter avec elles – cela relevant d’un art et d’un doigté particuliers. Kristine est aussi une intellectuelle. Elle connaît parfaitement la période couverte par l’opération Barbarossa et l’histoire du nazisme en général. Christiane Ratiney et Kristine Sniedze furent, pendant plus d’un an, mes plus proches amies. Les seules avec qui je pouvais partager l’horreur, les états d’âme et les angoisses. Elles seules comprenaient l’ampleur et l’ambition du sujet. Elles me donnèrent le meilleur d’elles-

mêmes, sans ménager leurs efforts ni leur sensibilité. Je transmis à Kristine les références prises à Washington, les sources étant ailleurs (l'USHMM se contente d'être une banque d'enregistrement sans posséder les droits des archives), puis elle prospecta à Moscou, Riga, Tallin, Kiev, en Allemagne, en Autriche, aux Archives nationales américaines (NARA), partout où c'était possible. Nous collectâmes entre 60 et 80 heures d'archives, dont un nombre étonnant d'images couleur. Au début des années 1940, l'Allemagne était en pointe sur les techniques photographiques et de filmage. Les films étaient saisissants, et parfois jamais diffusés, tout au moins en Europe occidentale. Kristine et moi regardions (elle me les traduisait quand c'était nécessaire, ne parlant moi-même aucune des langues de la région), souvent plusieurs fois par semaine, notre tournée hebdomadaire de cassettes VHS envoyées par les banques d'archives en prenant des notes. Dans un autre bureau de la production, je commençai avec Christiane à lister les historiens qui orienteraient la narration du film. Parmi tous ceux qui travaillaient sur le génocide des Juifs, nous arrê tâmes notre choix sur cinq d'entre eux. L'Américain Christopher Browning, probablement le plus important sur la période, l'Écossais Martin Dean, historien et ancien chasseur de nazis pour Scotland Yard, sur la question des collaborations locales, le Français Christian Ingrao, spécialiste des Einsatzgruppen et directeur de l'Institut d'histoire du temps présent, le Roumain Radu Ioanid, sur la Roumanie et les camps de Transnistrie, l'Allemand Jürgen Matthäus, dont Christopher Browning avait dirigé la thèse et avec lequel il a collaboré sur plusieurs ouvrages. Chacun d'entre eux, même si des nuances analytiques peuvent çà et là les diviser, était dans la filiation de Raul Hilberg.

Une fois cette sélection établie, nous nous intéressâmes aux rescapés juifs. Il serait trop long de raconter comment j'ai retrouvé ceux qui sont présents dans le film. Ils firent chacun l'objet d'une recherche et d'une démarche différenciée. Un chemin chaque fois singulier me conduisit à eux. Certains avaient écrit des livres (pour la plupart non traduits en français) ou avaient été mentionnés dans des ouvrages historiques. D'autres avaient témoigné dans des procès d'après-guerre. D'autres encore me furent signalés

par des amis, des intermédiaires qui avaient travaillé à l'INA, au Centre Simon-Wiesenthal de Jérusalem, et ailleurs, et qui me permirent de les identifier et de les contacter. Dans le même temps, je me préoccupai de retrouver les bourreaux. Ne sachant par quel moyen procéder, je m'abonnai à la revue *Kameraden*, une impensable publication écrite, lue, achetée, par les « camarades » allemands, c'est-à-dire les anciens combattants nazis, affectés principalement – à voir la couverture de chaque numéro, le contenu et l'orientation des articles – sur le front de l'Est. Ode nostalgique aux années de jeunesse de ces combattants, au nazisme d'une manière générale, *Kameraden* est en vente libre en Allemagne. Encore actuellement. J'y passai une annonce au ton impérieux, comme une bouteille à la mer. Un appel à témoin adressé à tous ceux qui auraient assisté à des exécutions de masse. Reconduite sur plusieurs numéros, l'annonce demeura sans réponse. Par l'intermédiaire d'un ami je pris contact avec un homme d'un certain âge qui habitait Berlin depuis plusieurs décennies et que j'embauchai comme fixe, autrement dit comme enquêteur sur place, afin qu'il m'aide à débusquer d'anciens criminels du SD et de la SS. Mais, au fil des mois, cet homme (charmant, par ailleurs) se révéla incompetent pour ce travail. Je mis fin à notre collaboration et laissai pour l'heure de côté la question des bourreaux pour me concentrer sur les autres catégories d'intervenants : les survivants et les témoins des pays où je devais prochainement partir en tournage. En fonction du budget qui nous était alloué, il fallait être rapide et efficace. Le choix de deux fixe, l'un lituanien, l'autre ukrainienne, résulterait d'un sérieux travail d'investigation. Lorsque notre choix fut arrêté, nous ne pûmes que constater qu'il n'y en avait pas d'autre possible. Il s'agissait de Saulius Berzinis en Lituanie, et d'Olga Sulimenko en Ukraine. Tous deux avaient déjà enquêté sur le sujet, et retrouvé, pour de précédents projets, des témoins et des collaborateurs. Ils étaient les seuls, dans leurs pays respectifs, à avoir accompli ce travail. Je brossai par écrit le portrait des intervenants que je souhaitais obtenir, le type de témoignages dont j'avais besoin, et indiquai les localités, en Ukraine, en Lituanie, en Lettonie, qu'il m'intéressait de visiter et de traiter. Là encore, choisir ces lieux fut l'objet de nombreux débats, doutes

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A. À LONRAI (61250)
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2010. N° 99290 (10-XXXX)
Imprimé en France

